

Des artistes mettent à nu les crimes abominables perpétrés au Sri Lanka



Exposition « Chercher ». Photo: Voix d'Exils.

Trois jeunes artistes ont pris l'initiative d'aborder des sujets tabous dont aucun Sri-Lankais n'ose parler à haute voix et qui sont tus par la communauté internationale à l'occasion d'une exposition de dessins. Cette exposition – offrant une vision crue sur la situation politique qui sévit actuellement au Sri Lanka – s'est tenue du samedi 26 au mardi 29 octobre au centre socioculturel **Pôle Sud**.

Samedi 26 octobre 18:00. Les curieux se pressent à l'entrée de l'une des salles d'exposition du centre **socioculturel Pôle Sud** située au 1^{er} étage du bâtiment pour assister au vernissage de l'exposition de dessins intitulée «Chercher». Les œuvres sont disposées le long des murs de la salle et sont accompagnées de légendes fournies. L'un des jeunes artistes prend la parole pour expliquer les sens de chaque image ainsi que le fil rouge de l'exposition qui aborde, de manière émouvante et troublante, les horreurs consécutives au bafouement des droits humains perpétrés par le gouvernement sri-lankais. La démarche est à la fois simple et efficace : c'est à travers les étapes du parcours biographique d'une femme, qui se lisent comme les chapitres d'un livre, que les visiteurs s'immergent dans la situation dépeinte. L'histoire débute avec la représentation d'une femme enceinte et se termine par un tableau qui évoque sa fin tragique, quelques années après la disparition de sa fille unique. A travers cette initiative, les artistes cherchent à sensibiliser le public à propos de la situation alarmante qui sévit actuellement au Sri Lanka, qui a succédé à une **guerre civile qui a ravagé le pays entre 1983 et 2009**. Nombreux sont celles et ceux qui ont entendu parler de la guerre au Sri Lanka, mais peu sont informés des faits horribles qui continuent à se produire encore aujourd'hui. Derrière les cocotiers et les plages de sable fin,

que peut apprécier le touriste qui se rend au Sri Lanka, se cache certaines réalités mortifères. Ainsi, depuis la fin de la guerre en mai 2009, le taux de **disparitions forcées** de la population tamoule n'a cessé d'augmenter. Ainsi, en 2013, le Sri Lanka est classé en deuxième position après l'Irak dans la catégorie des États qui voient le plus grand nombre de leurs ressortissants disparaître dans un rapport du Groupe de travail sur les disparitions forcées ou involontaires du **Conseil des droits de l'homme** édité au début de l'année. L'exposition mentionne aussi que le Sri Lanka est l'un des pays les plus hostiles aux journalistes au monde. En parallèle, les visiteurs de l'exposition étaient invités à signer une pétition d'**Amnesty International** dont le but est de suspendre définitivement la campagne d'expulsion des personnes déboutées de la communauté sri-lankaise vivant en Suisse. Rappelons ici que dernièrement, au courant du mois de septembre, des requérants Sri-Lankais déboutés de la Suisse se sont faits arrêtés lorsqu'ils sont rentrés dans leur pays d'origine. James*, l'un des trois jeunes artistes, a accepté de répondre aux questions de Voix d'Exils.



Exposition « Chercher ». Photo:

Voix d'Exils : Pourquoi avez-vous choisi le dessin pour vous exprimer?

James : Nous avons choisi le dessin, car à travers ce dernier, le message est plus vite transmis qu'à travers un long texte. Le dessin est plus facilement enregistré par la mémoire de l'être humain et il dépasse les frontières langagières. Ainsi, grâce au dessin, le message de l'exposition peut aussi être transmis aux personnes qui ne maîtrisent pas les langues française ou tamoul.

Pourquoi vos œuvres sont-elles toutes en noir et blanc, alors que juste quelques éléments comme les bijoux et les broderies sont en couleur ? Quelle est la signification de ce choix artistique ?

Nos œuvres sont en noir et blanc pour marquer le temps passé et l'état d'angoisse des personnages représentés. La couleur sur les bijoux et les broderies vise à attirer l'attention des visiteurs afin de les inviter à questionner davantage les images et pour montrer la particularité

culturelle de la femme tamoule sri-lankaise.

Combien de temps cela vous a-t-il pris pour réaliser ces œuvres d'art et d'où proviennent vos sources d'inspiration ?



Exposition « Chercher ».
Photo: Voix d'Exils.

La création de ces œuvres d'art nous a pris 5 week-ends de travail à raison d'un jour par week-end, vu que nous avons d'autres occupations durant la semaine. En ce qui concerne nos sources d'inspiration, nous avons-nous-même vécu au Sri Lanka et observé plusieurs scènes représentées dans nos œuvres qui sont restées gravées dans nos mémoires. Aujourd'hui, nous recevons encore des témoignages de gens qui évoquent les situations que nous décrivons dans nos dessins.

Comment votre collectif d'artiste s'est-il formé et qu'est-ce qui vous a inspiré pour initier cette exposition ?

Nous nous sommes rencontrés ici en Suisse en 2010 et nous avons tous des intérêts en commun. Nous parlons souvent de sujets en lien avec le Sri Lanka. Nous avons décidé de monter cette exposition après avoir entendu parlé de la campagne du 22 septembre dernier sur le Sri Lanka qui avait eu lieu à Olten et qui était organisée par des jeunes Sri-Lankais et des jeune militants d'**Amnesty International**.



Exposition « Chercher ». Photo: Voix
d'Exils.

Quelles sont les difficultés auxquelles vous avez été confrontés lors de la production de vos œuvres?

La plus grande difficulté que nous avons rencontré était d'assembler simultanément et de manière cohérente dans nos tableaux nos interventions individuelles, car il s'agit d'œuvres collectives. Parfois, le dessin ne

correspondait pas à l'idée de l'un ou de l'autre et, du coup, l'on devait le refaire entièrement.

Combien de visiteurs avez-vous reçu depuis le début de l'exposition ? Quelles ont été leurs réactions et quelles sont vos impressions ?

Nous avons déjà reçu une quarantaine de visiteurs jusqu'à maintenant. Tous étaient prêts à nous écouter et ont appréciés cette initiative. Plusieurs d'entre eux nous ont encouragés. Pour notre part, nous sommes très satisfaits de la réussite de cette première exposition et, en particulier, du fait que notre message puisse passer auprès de la population suisse.

Quel est votre mot de la fin ?

Si nous nous taisons, qui parlera à notre place ? Nous sommes prêts à courir ce risque pour amener un changement au Sri Lanka. Toutes ces informations ont un lien direct avec la situation actuelle de notre pays. Je tiens aussi à vous informer que l'exposition se poursuivra dans d'autres lieux du canton de Vaud et dans d'autres cantons également.

* Nom d'emprunt.

Propos recueillis par :

Pastodelou

Membre de la rédaction vaudoise de Voix d'Exils

Infos :

Pour visionner le film sur l'exposition réalisé par 4TamilMedia cliquez [ici](#)

Lire aussi sur Voix d'Exils [«Pour le renforcement des droits humains au Sri Lanka et la protection des requérants en Suisse](#)

«On ne quitte jamais son pays de gaieté de cœur»



Mouhamed Basse. Photo: Voix d'Exils.

Portrait

Suisse d'origine sénégalaise, Mouhamed Basse est installé dans le canton de Neuchâtel depuis 25 ans. Venu en Suisse comme étudiant, il s'est marié à une Suissesse et est père de deux enfants de 19 ans et 16 ans. Professeur de mathématiques et de sciences, il est le représentant des Africains qui vivent dans la partie basse du canton, par opposition aux villes de La Chaux-de-Fonds et du Locle, situées sur les montagnes neuchâteloises. Avec Voix d'Exils, il parle de son intégration dans son canton d'adoption et de son engagement en faveur de la communauté africaine. Interview.

Voix d'Exils: Que faites-vous concrètement pour les Africains du bas du canton de Neuchâtel?

Mouhamed Basse: C'est toujours complexe de dire ce que je fais concrètement. Je dirais que j'ai été nommé, il y a une année seulement, comme représentant des Africains du bas. Concrètement, on se réunit avec le bureau du Service de la cohésion multiculturelle (**le COSM**) quatre fois dans l'année et on discute des sujets qui concernent les communautés migrantes d'origine africaine et, suivant ce que l'on dit, je prends position sur certains thèmes. Dans la rue, il m'arrive d'avoir des discussions avec des migrants et de donner des conseils sur différents sujets.

Y a-t-il des problèmes qui sont spécifiques aux Africains?

Ce sont des problèmes qui, de manière générale, concernent l'ensemble des

migrants. Ça peut être des problèmes liés à l'intégration, à l'emploi, à la xénophobie et au racisme. Ce sont des obstacles qu'un migrant peut rencontrer en arrivant en Suisse.

Parmi ces Africains, il y a aussi des requérants d'asile. Leur rendez-vous visite ou parlez-vous avec eux?

Pas du tout. On a un représentant des requérants d'asile, M. Luul Sebhatu, et c'est lui qui est en contact avec les requérants d'asile. Moi, je suis plutôt en contact avec des Africains établis à Neuchâtel et qui ont une autorisation de séjour de longue durée. Malgré tout, je suis très à l'écoute et surtout je suis très vigilant à ce qui se passe dans le milieu des requérants d'asile.

Vous disiez, il y a quelques années de cela, que «Neuchâtel est exemplaire dans sa politique d'ouverture envers les étrangers». Sur quoi fondez-vous cette affirmation?

Avec la présence du bureau du délégué aux étrangers, qui est le premier bureau du genre en Suisse, je dirais que ce n'est pas moi qui ai inventé ces propos. D'autres l'ont dit avant moi et d'autres le diront après moi aussi. Dans les années 90, quand on a mis en place ce bureau du délégué aux étrangers, d'autres cantons n'y pensaient pas. Beaucoup d'efforts sont faits pour aider les étrangers qui vivent ici à se sentir bien, comme s'ils étaient chez eux. Avec ce bureau, il y a une certaine écoute. Comme représentant des communautés africaines, c'est claire que s'il n'y avait pas ce **service de la cohésion multiculturelle**, il y aurait eu plutôt des regroupements purement informels et mon rôle ne serait pas officiel.

Vous disiez aussi que «quand on vous croise dans la rue, rien ne vous distingue de l'immigré fraîchement débarqué et que dans votre for intérieur, vous vous considérez comme un immigré qui a su s'intégrer sans difficultés». Peut-on savoir ce qui a facilité votre intégration?

Je pense que le fait de suivre des études m'a permis d'avoir du recul par rapport à certains aspects de l'immigration. Je suis fier d'être ce que je suis : Africain. Je me suis toujours déplacé en été avec des boubous sénégalais et des gens me regardaient souvent dans la rue comme ça. Et

puis, je me suis rendu compte que ce n'était pas des regards de méfiance, mais plutôt des regards d'admiration par rapport à ce que je portais. Le fait de montrer que j'avais cette identité-là et que je n'avais pas le complexe de m'habiller en Africain dans les rues de Neuchâtel, pour moi, c'est quelque chose d'hyper important.

25 ans de vie en Suisse, comptez-vous un jour retourner au Sénégal pour finir vos jours?

Le rêve de tout immigré, c'est ça. Moi, je ne sais pas si on doit en faire un rêve. Pourquoi on décide qu'il faut retourner? Retourner, c'est revivre sur une longue durée dans son pays d'origine. Je suis marié à une Européenne, une Suisseuse. Ayant des enfants métis, est-ce que je vais prendre mes cliques et mes claques et décider un jour de m'établir définitivement au Sénégal ? Je dirais plutôt que le jour où j'arrive à la retraite et que je peux vivre entre la Suisse et le Sénégal, je n'hésiterai pas, parce qu'à ce moment-là, mes enfants auront probablement à leur tour des enfants. Je ne dirai pas que la Suisse est le pays où je vais vivre toute ma vie, mais quand j'aurai la possibilité d'avoir des séjours beaucoup plus longs au Sénégal, je n'hésiterai pas. Actuellement, chaque année, je pars à Dakar un mois pendant l'été.

Avec le recul, 25 ans après, si votre chemin était à refaire, le referiez-vous?

Le fait d'avoir quitté le Sénégal et de décider de vivre en Suisse n'a jamais été mon objectif de départ. Quand on vient en tant qu'étudiant, on laisse toute sa famille. Pour moi, les choses ont toujours été claires : étudier et repartir. Mais, la situation a fait que je suis resté dans le pays. Je n'ai aucun regret. S'il fallait refaire la même chose, je l'aurai refait parce qu'à présent, je vis cet exil très bien. J'ai gardé mes racines et le fait de revoir chaque année ma famille ou quand c'est la famille qui vient me voir en Suisse, c'est quand même réjouissant.

Vous vous considérez Suisse, Sénégalais, ou les deux à la fois?

Je me considère d'abord Sénégalais et si je devais renoncer à la nationalité sénégalaise pour devenir Suisse, j'aurais gardé ma nationalité sénégalaise. Pour moi, c'est logique. Même si je me déplace

avec le passeport suisse pour des raisons de commodités, mais j'ai encore mes papiers sénégalais sur moi. Au Sénégal, la double nationalité est acceptée.

On vous attribue ces propos: «je n'aime pas subir les décisions des autres». Pourquoi?

Ne pas subir les décisions des autres, je veux dire que, pour moi, il faut participer là où les décisions se prennent. C'est par un concours de circonstances que je me suis retrouvé au Parti socialiste. Je me reconnais comme étant de gauche, raison pour laquelle, je suis fier d'être dans le Parti socialiste. J'entre ces prochains jours au Conseil général de la ville de Neuchâtel.

Votre parcours peut être considéré de modèle, avez-vous un mot à dire aux requérants d'asile?

Être requérant d'asile, c'est quelque chose d'extrêmement difficile. J'ai regardé le film **Vol spécial de Fernand Melgar** et c'est vraiment difficile. On ne quitte jamais son pays de gaité de cœur pour arriver dans un autre pays. Quand on est requérant d'asile, il faut tout faire pour qu'on ne colle pas à votre étiquette quelqu'un qui est là pour créer la pagaille. La plupart des requérants d'asile vivent une situation difficile, de par ce statut-là. Ce sont des gens qui vivent avec dignité et qui espèrent un jour avoir les papiers en ordre pour pouvoir rester ici et je pense que, parmi les requérants d'asile, il y en a beaucoup qui, demain, si dans leurs pays d'origine la situation redevient tout à fait normale, voudraient repartir. J'encourage les requérants d'asile à rester vigilants et, surtout, à ne pas fréquenter les milieux où ils peuvent se retrouver dans les ennuis.

Que pensez-vous de Voix d'Exils?

J'ai découvert Voix d'Exils récemment, j'ai jeté un coup d'œil et il y a des articles intéressants et très diversifiés. C'est toujours difficile d'entretenir un journal en ligne, mais j'espère que ce blog va continuer à toucher le maximum de personnes au niveau de la population, parce que quand je vois des requérants d'asile écrire dans ce blog et dire qu'ils sont bien et se sentent utiles et qu'on voit qu'ils ont des compétences,

je vous dis chapeau! En espérant que ce blog sera de plus en plus connu et que ça serve d'exemple, surtout pour donner une image positive de la présence des migrants d'origine africaine sur le sol neuchâtelois et sur le sol suisse.

Paul Kiese

Membre de la rédaction neuchâteloise de Voix d'Exils

Informations

lire à ce sujet un autre article de Voix d'Exils: [«Au COSM, nous offrons un service d'accompagnement et de soutien aux requérants d'asile»](#)

Pourquoi pas une campagne «Welcome Home» ?



Auteur: Sara Pages

Le gouvernement britannique a lancé l'été dernier le projet pilote **d'une campagne intitulée «Go Home»**, qui consistait à faire sillonner deux camionnettes dans les quartiers à forte population étrangère de Londres. Sur celles-ci était inscrit en grandes lettres :

«En Grande-Bretagne illégalement ? Rentrez chez vous ou courez le risque de vous faire arrêter. Envoyez «Home» par SMS pour des conseils gratuits et une aide pour préparer les documents de voyage»

Voici une proposition adressée au gouvernement britannique afin de réparer la maladresse de sa campagne. Il s'agirait de lancer une nouvelle campagne qui serait intitulée «Welcome Home». Sur les camionnettes, il

serait inscrit en grandes lettres:

«En Grande-Bretagne illégalement ? Bienvenue chez nous ou passez un agréable séjour ici. Envoyez «Home» par SMS pour des conseils gratuits et une aide pour régulariser votre situation»

Sara Pages

Membre de la rédaction vaudoise de Voix d'Exils

Une conférence-débat pour mieux cerner les contours du mot «intégration»



Les orateurs de la conférence-débat « Migration, Citoyenneté et Intégration ». Photo: Voix d'Exils.

Les thèmes «Migration, Citoyenneté et Intégration» ont été débattus dans le cadre de la journée interculturelle qui s'est déroulée le samedi 7 septembre 2013 à La Chaux-de-Fonds. Organisé par Josianne Jemmely, la représentante de la communauté africaine résidant sur les montagnes neuchâteloises, ce débat, qui a clos la manifestation, a confronté quatre orateurs aux visions parfois fort divergentes à propos de la signification du mot «intégration». Compte-rendu.

La conférence-débat «Migration, Citoyenneté et Intégration» a réuni autour d'une table quatre orateurs, à savoir : le conseiller national socialiste zurichois Andreas Gross, le député UDC de La Chaux-de-Fonds Pierre Hainard, le conseiller communal écologiste du Locle Miguel Perez et le professeur ordinaire de migration et citoyenneté Gianni d'Amato de l'Université de Neuchâtel. Environ 300 personnes, essentiellement des migrants sri-lankais et africains, se sont rendues à cette journée

interculturelle qui a été ponctuée par des danses et contes sri-lankais, ainsi que d'un défilé de mode africaine.

Développant le sujet, le conseiller national et membre du Conseil de l'Europe Andreas Gross a estimé que par rapport à la Suisse alémanique «la Suisse romande est traditionnellement plus ouverte en matière d'immigration et seulement les cantons romands ont octroyé aux immigrés le droit de vote au niveau cantonal».

Le conseiller communal Miguel Perez, un immigré espagnol, a, quant à lui, partagé son expérience personnelle en affirmant qu'il avait été «traumatisé» en arrivant en Suisse car, enfant, il avait dû s'adapter au changement de milieu. Pour lui, l'intégration n'est pas un vain mot, «elle s'obtient par la langue, les études et le travail».

Quant au député Pierre Hainard, il a indiqué que l'intégration n'est pas dictée par l'État, mais qu'elle est le résultat de la volonté du migrant qui décide de vivre en Suisse. «L'intégration est un droit, mais surtout un devoir de chaque migrant. Si un migrant refuse de s'intégrer, refuse d'apprendre la langue, ne respecte pas les lois et vit toujours aux frais de l'État, moi je dis que le permis de séjour (permis B) ou d'établissement (permis C) doit lui être refusé ou retiré», a-t-il martelé.

Le professeur Gianni d'Amato est, quant à lui, d'avis que «la réussite dans les études et le travail est un facteur d'intégration des immigrés». Selon lui, l'immigration récente a commencé dans les années 50 avec une immigration économique. La connaissance de la langue a son importance dans l'intégration, tout comme les qualifications qu'on peut acquérir, surtout pour les jeunes. Le travail est aussi important pour intégrer les immigrés dans la société, a-t-il souligné.

L'ensemble des orateurs ont unanimement reconnu que les partis politiques ont un rôle à jouer dans l'intégration des immigrés. Pour le député UDC Pierre Hainard, «les partis politiques ont le rôle d'intéresser un maximum d'électeurs, mais à l'UDC on a peu d'immigrés et il ne faut pas désespérer». Le conseiller communal écologiste Miguel Perez lui a rétorqué «qu'il est suicidaire pour un immigré d'adhérer à l'UDC, car c'est un parti anti-immigration».

Après le brillant exposé des orateurs, il s'en est suivi une partie dédiée aux questions du public au cours de laquelle les intervenants ont reconnu les efforts fournis par le canton pour l'intégration des immigrés, bien qu'il existe des cas de discrimination à l'embauche et de xénophobie dans certains milieux. La question du peu d'intérêt que manifestent les immigrés naturalisés Suisses ou détenteurs d'un permis d'établissement pour participer aux échéances électorales a également été épinglée. Certains immigrés ont reconnu qu'ils viennent de pays dans lesquels le jeu politique n'est pas démocratique, ce qui pourrait expliquer en partie le problème. L'assistance a par ailleurs vivement souhaité que de tels thèmes soient régulièrement abordés, afin de sensibiliser les immigrés sur les questions d'intérêt général lors des différentes votations.

Paul Kiese

Membre de la rédaction neuchâteloise de Voix d'Exils

«La politique envers l'autre est un miroir de la politique envers les siens»

A la question de Voix d'Exils de savoir si la Suisse peut être considérée comme une terre d'asile comme la France, la Suède ou le Canada, le conseiller national socialiste Andreas Gross soutient que «chaque pays a ses spécificités et ses problèmes». Il pense que la France et même la Suède ne sont pas de bons exemples, car il y a énormément de ghettoïsation et de violences. Et la violence est, selon lui, un critère pour mesurer le succès de l'intégration. La Suisse a un grand pourcentage d'étrangers sur son sol, «mais elle a fait trop peu d'efforts pour les intégrer. Elle a pensé que la nature, l'école, la famille le ferait automatiquement». Selon lui, «on commence à apprendre qu'il faut faire beaucoup plus pour que tout le monde trouve sa place ici». Il avance également que «le problème est qu'il y a aussi beaucoup de Suisses qui pensent qu'ils n'ont pas encore trouvé leur place en Suisse et que c'est eux qui votent souvent contre une politique libérale envers les immigrés, parce qu'ils ne se sentent pas assez soutenus par l'Etat». Et dans ce sens, «ils ne sont pas prêts à donner aux autres ce qu'ils pensent eux-mêmes n'avoir pas assez reçu». Pour Andrea Gross, «c'est un aspect qu'on a peut-être pas assez discuté, réfléchi. La politique envers l'autre est un miroir de la politique envers les siens».

P.K.

Notre histoire, c'est notre bagage pour l'avenir



Un lion ailé, art assyrien. Photo: Glyn Nelson
(CC BY-NC-SA 2.0)

En 2010, l'état de santé de ma mère m'amenait à multiplier mes voyages à Damas. En moyenne, je prenais l'avion tous les deux mois pour passer de longs week-ends auprès d'elle. Ce qui m'interpellait à chaque fois que je me rendais à l'aéroport de Damas, c'étaient les files d'attente interminables à l'enregistrement des bagages. De nombreux chariots surchargés de valises identiques, une foule nombreuse, adultes, enfants et vieillards, portant tous le même sac en plastique estampillé du logo de **l'Organisation Internationale pour la Migration (OIM)**. Ils étaient assistés par un employé portant le badge de cette organisation, qui facilitait leurs démarches et planifiait leur embarquement.

Je me suis demandée qui sont ces migrants ? D'où partent-ils ? Où vont-ils ? Quelles persécutions subissent-ils pour supporter ce calvaire et partir tous, vieux, jeunes, familles entières, vers l'inconnu ? Furent-ils l'Irak voisin ? Son insécurité et son chaos ?

Lors de l'un de ces voyages, un de ces migrants s'est assis sur le siège jouxtant le mien dans l'avion. J'ai donc entamé la discussion et lui ai demandé d'où il venait et où il allait. Il m'a répondu qu'il était assyrien, du nord-est de la Syrie et a pointé le doigt sur sa famille et ses enfants. Ils avaient tous des yeux immenses, ornés de sourcils semi-circulaires comme dessinés par une plume d'artiste. J'ai cru voir l'une de ces statues de dieux assyriens que nous étudions dans nos livres d'histoire et admirions dans le musée national.



Écriture cunéiforme mise au point en Basse Mésopotamie entre 3400 et 3200 avant J.-C. Photo: Jeff Stvan (CC BY-NC-ND 2.0).

Les assyriens, habitants de la **Mésopotamie** depuis des milliers d'année, précurseurs de notre civilisation, ont façonné la structure des premières sociétés modernes, de l'économie et inventé le premier code de loi connu à ce jour. Les assyriens, contemporains des **babyloniens**, des **araméens**, des **hittites**, ont donné leur nom à la Syrie d'aujourd'hui. Je me suis souvenue des cours d'histoire, lors desquels notre professeur remplissait l'atmosphère de la classe de poussière de craie en essuyant avec ses mains la carte dessinée avec soin pendant un quart d'heure pour nous montrer les migrations des peuples mésopotamiens et l'étendue de **l'empire assyrien**. Ce premier empire de l'humanité allant, à son apogée, de l'Iran jusqu'en Égypte, en passant par l'Irak, la Turquie, la Syrie, le Liban et la Palestine. Je me suis souvenue des noms des rois assyriens : Assour Banibal l'Assyrien, le roi Sargon et son palais décoré de lions ailés, etc.

J'avais également le souvenir de lointaines discussions familiales, surtout avec mon oncle qui travaillait pour l'éducation nationale dans la région de la ville de Hassaké, au nord-est de la Syrie, qui nous disait que les Assyriens existaient encore, qu'ils étaient devenus chrétiens, et qu'il y avait des incitations venues de l'extérieur qui les appelaient à migrer vers la Suède ou la Norvège. Discussions qui, en général, se terminaient par des lamentations sur notre civilisation qu'il voyait disparaître avalée par l'Occident tout puissant.

Et le voilà à présent à côté de moi, l'héritier du roi Sargon, ses parents, ses enfants et toute sa descendance qui prennent l'avion. Et où partez-vous Inch'Aallah ? Au Canada, ils nous ont informés que nous allions habiter la ville de Calgary. La connaissez-vous ? La seule chose que je connaissais de Calgary est qu'elle a accueilli les Jeux olympiques de l'hiver 1988. Ce qui voulait dire qu'elle se trouve forcément à côté de hautes montagnes où l'on pratique le ski. Nous étions au mois de janvier, en plein milieu de l'hiver donc. J'ai jeté un coup d'œil aux habits du descendant du **roi Sargon** : petite veste en simili cuir et des mocassins bon marché. Ses enfants aussi avaient des bottes de fabrication

locale et de petites vestes. J'ai répondu : oui, j'ai entendu que c'est joli, je vous souhaite d'y trouver le bonheur. Et parlez-vous l'anglais ? Non, je ne parle que l'arabe et l'assyrien. Voici mon fils Gorguios. Et le descendant de **Sargon** s'est mis à parler en assyrien avec Gorguios pour lui demander de dire bonjour à la dame. Gorguios m'a observé de ses grands yeux qui se sont plissés dans un sourire timide.

L'avion a atterri en Europe. Une délégation de **l'OIM** attendait nos migrants pour leur indiquer le chemin pour la poursuite de leur voyage au Canada. J'ai salué les héritiers de Sargon et Banibal, en leur souhaitant intérieurement la réussite de leur périple, tout en sentant une tristesse immense de voir un pan entier de notre civilisation quitter le pays sans retour. Continueront-ils à parler l'assyrien au Canada ? Jusqu'à quand ? Combien de générations faudra-t-il avant que cette langue, vieille de plus de quatre mille ans, ne disparaisse définitivement de la liste des langues encore vivantes ? Nous faut-il sauvegarder à tout prix les vieilles civilisations ? Ou est-ce une affaire sans importance, puisqu'elles sont amenées à disparaître de toute façon ?

Ce qui se passe à **Raqqa** aujourd'hui, et ce qui s'est passé à **Maaloula** hier, n'a pas qu'une dimension religieuse. Et la destruction des églises me semble être un sujet annexe. Maaloula, comme le nord-est de la Syrie, est l'un des rares endroits au monde, témoin encore vivant de ces vieilles civilisations ; celles qui ont fondé l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui. La destruction de ces sociétés n'est qu'une tentative d'effacer les traces de l'évolution que l'humanité a accompli pendant des siècles et des siècles de pensée, création, civilisation, progrès et évolution.

Mais l'humanité, malgré ses multiples phases sombres et rétrogrades à travers le monde et à travers les époques, a toujours su reprendre le chemin du progrès et continuer le voyage de l'évolution. Ce que nous espérons, c'est que cette période obscur ne soit qu'épisodique, qu'elle ne soit qu'un passage, qu'elle ne détruise pas trop notre passé, parce que notre histoire, c'est notre bagage pour l'avenir.

Katia Hilal

Contributrice de Voix d'Exils